


REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, thaumaturgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 12ᵉ Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DES BONS-ENFANTS, 29

1863



La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table raisonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémique, controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actualité spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouvrages sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses dans lesquelles sont envisagés les doctrines et les faits actuels ou passés qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualistes, avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les faits communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garantie de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'indication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse recourir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spiritualiste célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques que se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, les apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différents procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des sciences dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la Revue.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour la province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peut s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'abonne à Paris, au bureau du* Journal, rue du Bouloi, 21. — Le prix des trois précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payent 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise des facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à la Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour l'*Espagne, *MM. Bailly-Baillière, 11, calle del Principe, à Madrid; pour l'*Angleterre, *M. Baillière, libraire, 219, Regent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hébert, libraires, rue de Chartres, 56, à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjardins, rue Saint-Vincent, 13, à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste. . . . . 1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires. . . . . 1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées.

REVUE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1863. — 12e LIVRAISON.

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS.

Les lecteurs de la Revue *qui ne seraient pas disposés à continuer leur abonnement pour l'année 1864 sont priés de nous en donner immédiatement connaissance.* — **Tout abonné qui reçoit le Journal, au lieu de le renvoyer en faisant mettre le mot REFUSÉ au dos de la bande par le facteur, est considéré comme réabonné.** — *Nous prions les lecteurs de la présente livraison de bien tenir note de cet avis, souvent répété ici, afin d'épargner des démarches, des réclamations réciproques entre eux et nous. — Tous ceux qui nous feront parvenir le montant de leur abonnement avant le 15 janvier recevront à leur choix, soit la* **Cuisine des Anges,** *lithographie d'après Murillo, soit le Christ expirant sur la* **Furca,** *photographie, soit les portraits de M. Home, du directeur de la* Revue, *soit la reproduction d'une des photographies spiritualistes d'Amérique, soit l'affaire curieuse des possédées de Louviers.*

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD.

Conclusion. — Convulsions qui ont lieu tous les ans a Josselin, en Bretagne (3e article).

Placés en face des nombreuses manifestations dont nous sommes chaque jour nous-même témoin oculaire, en recueillant minutieusement d'autres qui offrent le même caractère et

les mêmes péripéties, l'exposition des faits étranges dont Paris et divers lieux en province ont été le théâtre il y a passé un siècle, de 1727 à 1759, cette exposition, malgré les négations railleuses de la presse contemporaine, malgré les dénégations intéressées des Jésuites, malgré leurs turpes et gauches tentatives d'imitation, dans le but de les combattre en leur donnant un caractère d'imposture et de jonglerie, ne nous laisse aucun doute sur la réalité des faits relatifs aux convulsionnaires de Saint-Médard. En effet, tant d'autres phénomènes psychiques, dont le récit figure dans les pages de ce journal, prouvent jusqu'à l'évidence, encore mieux que les attestations du conseiller Carré de Montgeron et de tant d'hommes honorables et bons juges, que les faits prodigieux qu'ils rapportent sont dans l'ordre des choses possibles et réelles.

Voltaire pourtant les appelle des farces ridicules. Pour lui, des faits qui ont eu le privilége de convertir son frère, fonctionnaire éclairé, n'ont pas le moindre fondement. Lui qui ne prit ni la peine d'aller les vérifier, ni celle d'examiner les témoignages qui en étaient portés, se plaît en divers endroits de ses œuvres à s'en moquer et à les nier, sans toutefois apporter aucune preuve, aucun fait à l'appui de ses négations. Cela était digne de l'élève des Jésuites, de leur ami et glorificateur, de celui qui, à Ferney, allait à la messe et y communiait à la même époque où il déversait dans des écrits qu'il n'avait pas le courage de signer tant de sarcasmes contre le catholicisme.

Quoi! parmi tant de phénomènes psychiques répétés à Paris et en province sous toutes les formes pendant trente-cinq ans, parmi tant de faits qui donnèrent lieu aux plus ardentes polémiques, qui provoquèrent la haine, la méchanceté des uns, le martyre des autres, il n'y aurait eu qu'imposture et farces grotesques? Quel tableau fut offert en effet par cette fameuse affaire de convulsionnaires? D'une part, des hommes honorables et honorés, de pauvres femmes tombant en spectacle à la curiosité publique, devenant la proie des moqueries d'un chacun pour des

aits que des proscriptions, des menaces, des considérations de tout genre, ne peuvent leur faire quitter ni désavouer; d'un autre côté, un corps religieux tout-puissant par l'intrigue se liguant avec des matérialistes, des athées, pour abîmer de ridicule, de négations effrontées et de persécutions, les acteurs de ces mêmes faits. Serait-il possible qu'une ligue et des efforts pareils eussent été déployés contre de pauvres fous, ou d'obscurs jongleurs? Est-ce qu'on s'acharne ainsi contre ce qui est néant et mensonge? Non. Il n'y a que la vérité qui soit de nature à inspirer de tels efforts, de telles colères, à ceux dont elle contrarie les enseignements. Mais, indépendamment de ces raisons de croire à la réalité du merveilleux des convulsions, indépendamment des nombreux témoignages authentiques qui en ont été portés par des hommes de l'art, des malades miraculeusement guéris, des magistrats, de hauts fonctionnaires, des personnages recommandables par leur jugement aussi bien que par leur haute position sociale, il y a des écrivains célèbres comme Folard et Rollin, des incrédules comme David Hume, Dulaure et Diderot. Les jugements de ces derniers, qui ont connu parfaitement soit les faits, soit les témoins de ces faits, valent bien ceux de M. Arouet, dit de Voltaire, qui n'a vu ni connu quoi que ce soit. Leurs aveux sont bons à recueillir Les voici :

David Hume : « Plusieurs de ces miracles, dit-il, furent prouvés *immédiatement, sur les lieux*, devant des juges d'une intégrité indubitable, et attestés par des témoins accrédités, par des gens de distinction, dans un siècle éclairé, et sur le théâtre le plus brillant qu'il y ait actuellement dans l'univers. Il y a plus : la relation en ayant été publiée, les jésuites, société des plus habiles, soutenus par le magistrat, et ennemis déclarés des opinions en faveur desquelles ces miracles passaient pour avoir été opérés, ne furent jamais en état de les réfuter parfaitement ni d'en déclarer l'imposture. Où trouver ailleurs une aussi prodigieuse quantité de circonstances qui concourent pour la confirmation d'un fait, et *qu'opposer à une*

nuée de témoins, si ce n'est l'*impossibilité absolue de nier* la nature miraculeuse des événements qu'ils attestent. » (1)

Voici maintenant un passage extrait de Dulaure (*Histoire de Paris*, t. VII) : « Quelques convulsionnaires allaient jusqu'à se faire étendre et lier avec des cordes sur des croix de bois. Plusieurs d'entre elles, assure-t-on, et le célèbre chirurgien Morand, de l'Hôtel-Dieu, affirme en avoir vu trois exemples, se firent traverser les pieds et les mains par d'immenses clous en fer qui allaient ensuite se fixer dans les branches et dans l'arbre de la croix, et pendant cette espèce de martyre elles trouvaient la résignation nécessaire pour admonester les assistants. D'autres se faisaient percer la langue et larder les chairs avec des épées... Ces tableaux, disait-on, faisaient ressortir la laideur du péché, qui n'avait pu être expié que par la souffrance d'une chair divine. »

Après Hume, Dulaure et le chirurgien de l'Hôtel-Dieu, voici Diderot. Parlant du livre de Carré de Montgeron, il dit : « L'auteur est un magistrat, un homme grave, qui jusque-là faisait profession d'un matérialisme assez mal entendu, il est vrai, mais qui du moins n'attendait pas sa fortune de sa conversion au jansénisme. Témoin oculaire des faits qu'il raconte, et dont il a pu juger sans prévention et sans intérêt, son témoignage est accompagné de *mille autres*. Tous disent qu'ils ont vu, et leur déposition a toute l'authenticité possible : les actes originaux en sont conservés dans les archives publiques. » (2)

Ces paroles de Diderot ont été depuis ratifiées par l'une des lumières de la science médicale. Voici comment s'exprime le savant physiologiste Montègre : « Carré de Montgeron entoura ces prodiges de témoignages si nombreux et si authentiques, qu'il ne reste, après les avoir examinés, aucun doute à former. Quelle que soit ma répugnance pour admettre de semblables

(1) *Essai philosophique sur l'entendement*, p. 10.

(2) Diderot, *Pensées philosophiques*.

faits, *il ne m'a pas été possible de me refuser à les recevoir.* » — Ailleurs, ce savant avoue que les faits les plus bouleversants rapportés au sujet des convulsionnaires ne lui paraissent pas moins prouvés que ceux qui ont un caractère moins merveilleux. Ils ont pour eux, dit-il, « les mêmes témoignages, et les faits sont d'ailleurs ici bien autrement clairvoyants. Il s'agit moins de guérison que de faits apparents et extérieurs, sur lesquels il ne peut s'élever la moindre équivoque. » (*Dictionnaire des sciences médicales*, article *Convulsions.*)

Tous les hommes marquants qui ont vu ou qui ont recueilli des témoignages sur les faits merveilleux attribués aux *convulsionnaires de Saint-Médard* sont donc unanimes sur ces faits. Tous, à l'exception de Voltaire et des jésuites, conviennent de leur réalité. Le seul point sur lequel ils diffèrent, c'est sur la cause de ces phénomènes extraordinaires. Les uns les attribuent à l'imagination, au magnétisme, à des fluides, et se livrent à ce sujet à des explications incroyables et plus incompréhensibles que les faits eux-mêmes. Les pieux catholiques qui ne les rejettent pas en font l'œuvre du diable ; les médecins les appellent des crises hystériques, des accès de démonopathie, de théomanie, d'érotomanie et de je ne sais combien d'autres manies, sans nous expliquer toutefois à quels agents seraient dues de si étranges *nevromanies!* Faut-il s'en rapporter à ces messieurs, en tronquant, en omettant, en torturant les faits qui ne sont pas à la convenance de leurs théories? Faut-il plutôt regarder les manifestations du cimetière Saint-Médard comme ayant leur première cause dans l'action animique du diacre Pâris, fortement développée par son rare ascétisme et ses vertus, se manifestant au delà du tombeau et créant un foyer puissant de principe spirituel qui alla s'agrandissant par la contagion de l'exemple, de l'imagination, sur des natures *ad hoc* et déjà moralement préparées? En d'autres termes, les manifestations furent-elles réellement dues à l'action médiate ou immédiate de l'Esprit du diacre Pâris, groupant autour de lui, par les ver-

tus spirituelles que son genre de vie lui avait acquises, une foule d'Esprits harmoniques ou subordonnés au sien, influençant par la virtualité de son âme ainsi renforcée ou secondée un grand nombre d'organisations receptives propres à recevoir l'influx et l'action du monde spirituel? On peut le croire d'après ce qu'on sait des sectes de lamas, de derviches tourneurs et d'aïssaouas, dont nous avons précédemment parlé, qui eurent pour fondateurs des ascètes, des saints hommes, lesquels, selon l'aveu de ces convulsionnaires orientaux, agissent sur eux en poursuivant miraculeusement leur œuvre à l'état d'Esprits; ce qui paraît être, du reste, un fait propre à Bouddha, à Mahomet et à la plupart des fondateurs de religion, dont les disciples primitifs firent un grand nombre de miracles, propre surtout au Christ, qui disait : « Quand je serai mort, j'attirerai tout à moi », et qui le prouva parfaitement, témoin la puissance spirituelle supérieure de ses premiers sectateurs.

Les crises insolites, d'un caractère extravagant, mais toujours prodigieux néanmoins, qui succédèrent aux faits calmes et édifiants de miracles curatifs du cimetière de Saint-Médard, crises qui marquèrent la seconde phase des convulsions, doivent-elles être attribuées aux intrigues, aux persécutions dont les premiers extatiques furent l'objet? Les convulsions furent-elles une réaction naturelle contre ces actes hostiles, ou une manière d'affirmer le merveilleux avec plus de force et de retentissement? Furent-elles seulement l'effet d'organisations moins médianimiques, moins préparées moralement à recevoir l'influx spirituel et qui réagissaient par des accès convulsifs accusant un combat entre leur principe animique et leurs organes corporels? ou bien cela fut-il l'effet d'une atmosphère spirituelle devenue trouble, orageuse, par suite de tant de persécutions et de moqueries infligées aux pauvres convulsionnaires? Les jésuites, par leurs actes ténébreux et hostiles, à la place des prétendus démons de l'hérésie janséniste, ne déchaînèrent-ils ou n'amenèrent-ils pas avec eux les démons de leurs mauvais de

ins, de leurs machinations infernales, et ces essences perverses : furent-elles pas la cause de luttes effroyables avec les es-nces pures du saint diacre, lutte dont les convulsionnaires se ouvèrent tout à la fois les victimes et les instruments ? Nous savons que penser à ce sujet, et le manque d'espace nous rce à réserver pour plus tard notre jugement définitif. Il trou-era sa place quand nous reviendrons, dans ce journal, sur tant e faits merveilleux pour en expliquer la source.

Pour le moment, nous n'avons qu'à les constater, à les établir vec leurs preuves.

Quant à ceux qui, s'imaginant qu'on peut agir sur le monde piritual comme sur la matière inerte, sur le monde des vo-ontés et des causes motrices aussi bien que sur le monde les choses passives, de manière à produire un prodige à com-nandement, même en dehors des lois et des conditions du prodige, et à le produire pour qu'ils puissent le peser, le décom-poser, l'alambiquer chimiquement ; quant à ceux de ces scep-tiques qui seraient portés à nier le grand fait des convulsions par la raison qu'il n'y en a plus, qu'on ne peut pas leur en mettre à volonté sous les yeux, nous leur dirons d'aller visiter les aïssaouas, les derviches tourneurs d'Afrique et d'Asie ; nous leur dirons que, même sans sortir de France, ils peuvent voir des convulsionnaires. Ils n'ont qu'à se rendre à Morzine, en Savoie, où le diable, dit-on, fait des merveilles depuis six ans ; ou bien aller en Bretagne, au bourg de Josselin, le lundi de la Pente-côte. En attendant qu'ils s'y rendent, et même dans la crainte que leur scepticisme de parti pris ne prenne pas cette peine-là, nous ne pouvons mieux faire que de mettre sous leurs yeux le passage suivant que nous empruntons à un ancien député, pu-bliciste, chimiste et agronome distingué, et tout aussi rationa-liste que possible. Voici ce que dit M. Joigneaux, dans le *Portique du XIXe siècle :*

« Certains jansénistes, non convulsionnaires, n'ont pas hésité à reconnaître aux convulsions un caractère divin, tout en se gar-

dant bien d'y applaudir. Cette explication, sérieuse pour eux peut être, est pour nous sans valeur, et nous ne nous y arrêtons pas. Passant d'un extrême à l'autre, un grand nombre de personnes, au lieu d'un caractère divin, n'ont vu dans ces manifestations frénétiques que celui du charlatanisme, de la fraude pieuse et même du libertinage. Cette interprétation est, à notre avis, presque aussi dénuée de fondement que la première. Il est absurde de nier de prime abord ce que l'on ne comprend pas ou ce que l'on ne veut pas se donner la peine de comprendre; il y a certes autre chose que du charlatanisme et des désirs répréhensibles dans le sacrifice déraisonnable, puisqu'il était inutile, de ces jeunes femmes à qui des meurtrissures, des supplices affreux, n'arrachaient pas le moindre gémissement, et de ces jeunes hommes qui risquaient à toute heure un emprisonnement sans fin. . . . .

« Tout à l'heure nous combattions avec l'arme de la vraisemblance l'assertion par trop hasardée des personnes qui n'ont vu et de celles qui ne voient encore dans l'histoire des convulsionnaires qu'une longue et très-mauvaise comédie; nous allons maintenant employer la logique des faits : *facta, dein verba*. Peut-être aurions-nous dû commencer par où nous allons finir.

« Il existe à Josselin, petite ville de la Bretagne, un certain nombre de familles convulsionnaires, et cela depuis un temps immémorial. Dans ces familles, les convulsions sont un mal héréditaire, dont l'origine est insaisissable, à moins qu'on ne veuille accepter comme vraie l'explication donnée par une légende populaire et prise au sérieux dans le pays. La légende en question rapporte ce qui suit :

« Un jour que plusieurs femmes de Josselin étaient agenouil-
« lées au bord d'un lavoir, la Vierge leur apparut à une très-
« petite distance de là, mais avec des formes tellement humai-
« nes, qu'elles s'imaginèrent voir une femme ordinaire. Ainsi
« trompées par les apparences, les lavandières de Josselin se
« mirent à ricaner et à tenir de vilains propos, qui n'échappè-

rent pas à la divine inconnue, comme bien vous vous l'imaginez, et puis l'une de ces femmes poussa plus loin l'inconvenance et la méchanceté : elle excita son chien à se précipiter sur la Vierge, qui, avant de fuir, quitta l'incognito et fit aux lavandières une menace terrible : « Tous les ans, et à pareil jour, leur dit-elle, je vous condamnerai, vous, femmes de Josselin, vos filles, les filles de vos filles, et ainsi jusqu'à la fin des siècles, à courir les rues de la ville en aboyant, comme « fait ce chien que vous envoyez pour déchirer la mère du « Christ. »

« Cette légende est certainement fort intéressante; néanmoins, et quel que soit le respect que nous ayons pour elle, il ne nous est pas possible d'invoquer son autorité en matière d'histoire.

« Chaque année, le lundi de la Pentecôte, jour soi-disant anniversaire du scandaleux événement rapporté par la tradition, les femmes convulsionnaires de Josselin se dirigent avec un air de profonde tristesse vers le portail de l'église, et, arrivées là, elles attendent avec un secret frémissement que la cloche tinte le *Gloria in excelsis*. A cette heure décisive, les malheureuses femmes deviennent la proie d'horribles convulsions. Elles courent les rues comme des folles, elles se tordent, elles *aboient* et jettent l'écume. Les hommes de la famille, pères, maris, frères, se précipitent à leur poursuite, s'en emparent non sans peine, et les entraînent de vive force dans l'intérieur de l'église, où ils les obligent à baiser l'autel de Notre-Dame du Roncier. Après cela, l'irritation cesse peu à peu.

« Ce fait, en apparence fabuleux, qui se produit périodiquement depuis nombre de siècles, offre plusieurs traits d'analogie avec les convulsions de Paris sous Louis XV. Ainsi les convulsionnaires parisiennes se divisaient en trois catégories : les *sauteuses*, c'est-à-dire celles qui se livraient à toute espèce de gambades; les *miaulantes*, qui imitaient le cri des chats, et les *aboyeuses*, qui poussaient une sorte de jappement à la manière

des femmes de Josselin. Ce rapprochement n'est pas favorable à la légende. Nous retrouvons ensuite dans les hommes de Josselin les *secouristes* ordinaires de la capitale, à savoir ceux qui, contrairement à l'usage des *secouristes* meurtriers, veillaient avec une sollicitude paternelle sur les convulsionnaires, afin de prévenir les chutes ou les fortes contusions qui pouvaient résulter de leurs extravagances. Les Parisiennes étaient tout à fait insensibles à la douleur, au milieu de leurs accès frénétiques; les femmes bretonnes le sont aussi durant leur crise, et il est à remarquer que ce caractère d'insensibilité physique et morale leur est commun avec les épileptiques.

« On voudra bien, nous l'espérons, accepter comme exacte la relation qui donne à Josselin une certaine célébrité parmi les populations de la Bretagne, car enfin cet affligeant tableau est visible pour tous, en plein XIX[e] siècle, en plein jour, à chaque renouvellement des fêtes de la Pentecôte. Ceci étant admis sans conteste, soutiendra-t-on ensuite, ainsi qu'on l'a fait à propos des jansénistes fanatiques de Paris, que les convulsionnaires de Josselin jouent de même une détestable comédie, et que leurs contorsions n'imposent point aux hommes d'esprit et de bon sens? On aurait tort de soutenir à la légère une semblable thèse; ce serait s'exposer à être battu sans avoir par devers soi la plus petite chance de succès. Pensez-vous qu'il soit possible à un certain nombre de femmes de se léguer, de génération en génération, depuis quinze ou seize cents ans, peut-être plus, peut-être moins, n'importe, de se léguer, disons-nous, le masque de la fourberie et de se l'appliquer au visage, sans se trahir dans un moment d'oubli, sans commettre la plus légère indiscrétion à travers cette longue traversée des temps? Alors même qu'un intérêt puissant servirait de mobile à ces femmes, nous déclarons en toute sincérité de conscience que nous n'ajouterions pas foi au récit d'un pareil tour de force. Que serait-ce donc si, au lieu d'avoir un intérêt quelconque à jouer la comédie, les convulsionnaires de Josselin avaient au contraire intérêt à ne pas

la jouer? Eh bien! c'est précisément le cas où elles se trouvent. Elles ne jouissent point de cette considération de secte qui dédommageait quelque peu les jansénistes de Paris; on ne reconnaît pas de caractère divin à leurs contorsions périodiques, on n'envie pas leur sort; au contraire, on les regarde comme des parias, comme des bohémiennes, on les humilie, on les suppose possédées du démon». . . . .

Dans des articles subséquents, nous continuerons nos recherches sur le merveilleux en Orient et en Europe. Nous parlerons des convulsionnaires et prophètes des Cévennes; nous ferons connaître les faits de convulsions, de possessions, les plus remarquables qui se sont passés hors de la France, choisissant parmi ces faits ceux qui ont été relatés, attestés par les monuments les plus authentiques, les moins susceptibles de contestation. Après cela, nous donnerons nos conclusions générales sur tant de faits merveilleux. Nous examinerons ce que valent les théories matérialistes devant ces faits, ce que valent aussi les systèmes démonologiques. Tant de faits de sorcellerie, d'histoires de sabbat, de possession du diable, recevront des explications nouvelles qui jusqu'à présent n'ont guère été apportées dans les graves débats que soulève la question du merveilleux. Nous aurons à examiner l'action successive ou combinée des Esprits, du dédoublement animique, de l'imagination et de la suggestion biologique, si fécondes en phénomènes extraordinaires. Revenant sur les théories démonologiques, nous dirons qu'il n'est point besoin de recourir à l'idée du diable, du Satan manichéen, pour expliquer l'existence du mal sur la terre; bien plus, nous dirons que la plupart des religions, en admettant des mauvais Esprits, n'ont pas cru devoir scinder la puissance suprême, briser l'unité de Dieu et créer le dualisme qui a prévalu dans la philosophie chrétienne. Nous montrerons que les juifs primitifs n'ont cru ni aux anges rebelles, ni à Satan; que ce dogme n'est venu chez eux qu'à leur retour de la captivité de Babylone, après leur contact avec les sectateurs de la re-

ligion des deux principes, c'est-à-dire le *masdéisme* ; que le christianisme s'est formé sous l'empire des idées zoroastriennes amalgamées avec le judaïsme et le platonisme, et que la démonologie y a surtout pris un grand développement par ce fait que, voulant surtout s'accréditer par le miracle, il ne pouvait souffrir que des miracles surgissent en dehors de ses enseignements et de sa direction chez les religions rivales ou dissidentes. Ne pouvant nier ces miracles, qui étaient aussi avérés que les siens, le christianisme prit le parti d'en faire invariablement l'œuvre du diable. Alors, la torche des bûchers s'alluma sur toute la ligne, et des millions de malheureux périrent.

Z.-J. PIÉRART.

APERÇU DES TRAVAUX QUE PRÉPARE LE DIRECTEUR DE LA *REVUE SPIRITUALISTE* POUR L'ANNÉE 1864. — UN MOT SUR LE SYMBOLE DE LA CROIX.

Jusqu'ici la *Revue spiritualiste* s'est surtout attachée aux faits, à leur constatation authentique, à leur examen critique, aux enseignements qui en découlent. Elle a choisi entre tous les faits ceux surtout qui avaient un caractère principalement objectif, étaient de nature à jeter le plus de certitude et de lumière sur l'existence du monde spirituel, les lois qui régissent ses manifestations, à montrer jusqu'où ces manifestations pouvaient aller, combien elles étaient variées, multiples. Non-seulement ces faits ont été insérés avec toutes les attestations, les circonstances qui en établissaient la réalité, mais nous nous sommes appliqué à ne rapporter que ceux qui avaient eu le plus de retentissement, de notoriété. Dans les conditions et avec l'esprit qu'y apportent beaucoup de croyants, les révélations des Esprits sont souvent mensongères. Les faits, eux, ne mentent pas ; ils emportent avec eux des vérités, un enseignement certain, surtout quand on sait les rattacher, les enchaîner les uns aux au-

tres, appuyer les faits nouveaux sur des faits antérieurs de même nature, consacrer et démontrer les nouveaux par les anciens, et *vice versa*. C'est ce que nous avons fait, et cela avec d'autant plus de raison qu'il ne convient pas d'isoler tout un ordre de phénomènes de leur passé, de leur tradition : ce qui est a dû être et sera, et ce qui est prend surtout sa certitude et son importance de ce qui a été. Nous plaignons les Spiritualistes qui ne comprennent pas cette manière d'enseigner une vérité, et nous nous étonnons même qu'on puisse les prendre au sérieux.

La voie que nous avons suivie a donc été la bonne, la voie nécessaire en ce siècle de scepticisme et d'investigation expérimentale. Nous n'avons pas cherché à égarer, à séduire, à amuser quelques convertis trop crédules de prétendues révélations d'Esprits supérieurs donnant des solutions contradictoires, parfois ridicules, sur des questions, des faits éternellement controversés, et dont la plupart sont hors de tout moyen de vérification. Nous avons ambitionné une tâche plus pénible, plus difficile et bien moins fructueuse : nous sommes allé planter notre drapeau dans le camp des incrédules, nous les avons circonscrits dans la logique du fait tangible, inéluctable, dans la logique du fait constant, universel, aussi avéré par sa tradition jamais interrompue que par ses témoignages actuels. Nous avons par ce moyen obtenu parmi les hommes dont la parole fait autorité des conversions qui porteront leurs fruits. Nous-mêmes avons acquis sur la question, par les controverses qu'elle a naturellement suscitées, des moyens de persuasion qui nous seront utiles lorsque, bientôt, le siècle portant sur nous ses regards, nous livrera son dernier combat, la grande bataille de l'incrédulité aux abois, dont le résultat doit être le triomphe définitif de notre cause.

Voilà quels auront été les côtés utiles, les effets avantageux de notre manière de poser la question spiritualiste.

Cependant, plusieurs de nos lecteurs s'étonnent que nous gardions sous silence tant de révélations qui nous ont été faites

par les Esprits; ils désirent les connaître. Nous allons donc nous déterminer à donner celles de ces communications qui ont été obtenues dans les circonstances les plus positives comme manifestations, avec tous les caractères de vérité nécessaires, et sur des sujets importants, susceptibles de vérification scientifique ou philosophique. Notre Génie nous a plusieurs fois fait des révélations importantes sur le mouvement spiritualiste des siècles, les religions primitives, le monde antédiluvien. Nous ferons connaître ces révélations, et nous en démontrerons, autant que possible, la vérité. Cette exposition commencera par des études que nous avons faites sur le Génie familier ou ange gardien, sujet du plus grand intérêt et cela sera tout naturel au début de communications obtenues à l'aide d'un Génie ou ange de cet ordre.

Nous aurions voulu raconter comment l'Esprit qui nous inspire et nous guide dans nos travaux nous a aidé dans nos difficiles recherches sur la Croix, l'un des sujets les plus curieux, les plus importants, que puissent agiter l'histoire et l'archéologie, et qui se lie intimement à l'histoire des religions; mais nous avons reculé devant l'exposition annoncée de ce sujet, qui eût pris trop de place dans notre journal, qui nous a entraîné à des recherches, des développements considérables, qui, peut-être, n'intéresseraient pas tous nos lecteurs. Nous nous sommes décidé à en faire un ouvrage à part, orné d'un grand nombre de gravures, appendice nécessaire d'un pareil travail.

Nos lecteurs ont vu comment une extatique célèbre, la pieuse Catherine Emmerich, avait vu que l'instrument du supplice de Jésus de Nazareth avait été la *furca* latine, un tronc d'arbre fourchu, et comment nous avons prouvé archéologiquement, historiquement, la vérité de ses visions à ce sujet. Dans notre ouvrage figureront de nouvelles preuves sur ce point intéressant. De plus, nous prouverons que la croix actuelle des chrétiens a été un symbole des plus anciennes religions du globe, maintenu traditionnellement, depuis, parmi les cabalistes, les sectes mysti-

ques, les francs-maçons, en un mot par tous ceux que les pieux catholiques appellent suppôts du diable. Nous montrerons jusqu'à la plus parfaite évidence et par les monuments les plus nombreux, les plus irréfragables, que le signe à l'aide duquel nos dévots prétendent chasser les démons était un signe vénéré des païens, et qu'on retrouve partout dans leurs monuments comme attribut des dieux générateurs, les Siva, les Bacchus, les Vénus, les Mylitta, les Athor, les Osiris, etc., etc. Bien plus, nous démontrerons qu'il signifiait le principe de la génération même, l'acte par lequel le principe actif, mâle ou créateur de la nature, personnifié, entre autres symboles, par la ligne verticale, rencontrait le principe passif ou féminin, qu'on avait personnifié surtout par la ligne horizontale. Du choc de ces deux principes naissait la vie, et la croix, qui les représente tous deux dans leur conjonction, n'était rien autre que le symbole de la vie. C'est comme tel qu'on le retrouve dans nos plus anciennes médailles gauloises, les tombeaux et les monuments celtiques, sur une foule de monuments du monde grec et romain, dans tous les hiéroglyphes de l'Égypte, aux mains des principales divinités de ce pays, dans les monuments de l'antique Phrygie, de l'Assyrie et de la Perse, dans l'Inde, en Tartarie, au Thibet, en Chine, au Japon, chez les anciens Scandinaves; bien plus, sur des débris de temples et d'idoles de l'Océanie, et parmi les tatouages des prêtres ou chefs de cette contrée; en Amérique, enfin, non-seulement sur les tatouages des peaux rouges, sur leurs monuments, dans leurs usages funéraires et religieux, mais partout sur les bas-reliefs des anciens monuments du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. Partout, chez ces peuples antérieurs ou étrangers à la foi chrétienne, la croix a la même signification; partout elle est un symbole religieux à l'aide duquel ces idolâtres éloignent les mauvais Esprits, les maléfices, les calamités. Voilà ce que nos recherches, guidées par des indications médianimiques, nous ont aidé à constater d'une manière positive. Cela nous a été un grand trait de lumière pour

une foule de points où les archéologues n'avaient jusqu'ici fait qu'errer, voyant toujours, à cause du signe de la croix, du christianisme où il n'y en avait jamais eu, commettant par suite de cela les plus grossiers anachronismes. Elles nous ont aussi servi à confirmer cette révélation qui nous a été faite touchant le monde antédiluvien : que dans cet ancien monde la partie centrale de l'Amérique, alors la seule partie existante de ce continent, touchait à l'Europe; qu'entre l'Amérique d'alors et les côtes de la Chine prolongées à l'Orient se trouvait une suite de grandes îles assez rapprochées l'une de l'autre; qu'à l'aide de ces circonstances, un peuple dominateur, les Atlantes, inventeurs de l'astronomie, avait pu porter partout, avec leur domination et leurs usages, leur religion, dont un des principaux symboles était le *signe de la vie*, que nous appelons aujourd'hui la *croix*. Voilà des questions curieuses que nous traiterons prochainement avec tous les développements qu'elles méritent.

Z.-J. Piérart.

QUESTIONS QUI NOUS SONT FAITES RELATIVEMENT A DÉSIRÉE GODU. — RÉPONSE A CES QUESTIONS.

On nous fait encore parfois des questions relativement à Désirée Godu. Nous ne pouvons répondre que ce que nous avons toujours affirmé, à savoir que Désirée Godu et ceux qui s'étaient attachés à elle par le lien d'une foi commune étaient de tous points sincères et croyants, trop croyants peut-être, et jusqu'au point d'accepter tout des Esprits, sans examen ni résistance. Nous avons des raisons particulières pour croire à la parfaite sincérité de leurs allégations touchant les faits merveilleux qui se seraient produits en la présence de la voyante bretonne. Seulement, comme nous l'écrivions au docteur Morhéry avant qu'il se rendît à Paris, de ce que tels et tels faits se sont passés en un certain lieu accoutumé et dans telles et telles cir-

constances favorables, ce n'est pas une raison pour qu'ils se reproduisent à commandement en tout lieu, en toute circonstance donnée. Il est de l'essence de la plupart des manifestations spiritualistes d'être spontanées, instables et capricieuses, comme les volontés dont elles émanent. La plupart, d'un autre côté, n'ont lieu que sous l'empire de certaines lois, de certaines conditions nécessaires, et qu'il n'est pas toujours facile de voir se reproduire. Jésus, écrivions-nous encore au docteur, ne faisait des miracles que quand on ne s'y attendait pas, quand il était entouré de gens de foi, et il défendait même le plus souvent à ceux qui en avaient été témoins de les publier. Ceci avait pour motif de ne point attirer sur lui des volontés hostiles, paralysantes, toujours nuisibles à l'éclosion des phénomènes de l'ordre psychique. Jamais phénomène de ce genre, disions-nous, ne s'est produit à la suite de défis. D'ailleurs, un Esprit, dans la supposition qu'il ne fût pas trompeur, peut se faire illusion à lui-même, et annoncer à l'avance des prodiges qu'il ne serait pas à même de réaliser. Jésus-Christ, tout grand Esprit qu'il était, n'a-t-il pas positivement annoncé que la génération qui l'entendait verrait la fin du monde, et l'on sait si cette prédiction s'est réalisée. A nos observations le docteur a répondu en homme de foi, qui ne doute de rien, et il s'est offert bravement de venir donner des preuves avec le médium breton. Nous nous en sommes réjoui, curieux et attentif que nous étions de savoir si les conditions et lois du miracle ne souffriraient pas enfin une notable exception. L'expérience nous a prouvé une fois de plus, à notre grand regret, que ces conditions et lois étaient invariables, et que ce que nous avions pensé des Esprits qui trompent ou se font illusion était fondé. — Les grandes manifestations annoncées par la *voix* que Désirée Godu avait à son service n'ont pas eu lieu encore. Auront-elles lieu un jour? L'avenir nous l'apprendra. En attendant, les vérités spiritualistes que nous avons toujours proclamées demeurent debout, ce qui n'empêchera pas le docteur breton et sa compa-

triote d'avoir été en tout honnêtes et convaincus. Voilà ce que nous avons à répondre aux personnes qui nous questionnent à ce sujet.

Z. J. Piérart.

M. RENAN ET SES PRINCIPAUX CRITIQUES.

APERÇUS SUR LA VIE DE JÉSUS AUXQUELS M. RENAN N'A PAS SONGÉ.

(3e article.)

—

Jésus mourut à l'âge de passé cinquante ans.

Voici donc comment s'exprime saint Irénée :

« Jésus-Christ, ayant reçu le baptême à trente ans, attendit « d'avoir accompli l'âge de quarante ans pour venir à Jérusalem, « car ceux qui pensent que son existence n'était qu'apparente, « croient avec raison qu'il ne paraissait pas ce qu'il était, mais « qu'il était ce qu'il paraissait. Lorsqu'il fut maître, il avait donc « l'âge d'un maître, *ne blâmant ni ne surpassant un homme « et ne détruisant point en lui la loi du genre humain, mais « sanctifiant tous les âges par cette ressemblance qu'il avait « prise* : car il est venu pour sauver tous les hommes par son « existence, c'est-à-dire tous ceux qui renaissent en lui, enfants « dans le bas âge, petits garçons, jeunes gens et vieillards; « c'est pourquoi il a passé par tous les âges : il s'est fait enfant « parmi les enfants pour sanctifier les enfants; dans son bas « âge, il a sanctifié ceux qui se trouvaient avec lui en leur donnant « l'exemple de la piété, de la justice et de la soumission ; parmi les « jeunes gens, il a été jeune comme eux et leur a servi de mo- « dèle en sanctifiant le Seigneur. C'est de la même manière « que, parvenu à un âge plus avancé, il est devenu maître par- « fait parmi tous les vieillards, non-seulement pour exposer la « vérité, mais selon son âge pour sanctifier les vieillards et de- « venir ainsi leur modèle. Enfin il est arrivé à la mort afin d'ê- « tre le premier né entre les morts et d'obtenir la primauté sur « tous, de se montrer le prince de la vie, le chef de tous les « hommes et les précédant tous.

« Ces mêmes personnes, afin de soutenir leur fiction d'appeler « une année reçue du Seigneur, ~~sentiment~~ [prétendent] qu'il a prêché un an et « qu'il a souffert au dixième mois. Ells ont oublié ce qui leur

était contraire, lui ôtant toute occupation et la plus nécessaire, lui enlevant la partie la plus honorable de son âge, celle, dis-je, qui était la plus avancée et dans laquelle il présidait à tous. Comment a-t-il eu des disciples s'il n'enseignait pas? Comment enseignait-il s'il n'avait pas atteint l'âge des maîtres? Il se présenta au baptême n'ayant pas accompli trente ans et commençant seulement sa trentième année.... Mais, comme l'âge de trente ans est le premier de la jeunesse et s'étend jusqu'à quarante ans, tout le monde conviendra que depuis l'âge de quarante à cinquante ans il s'avançait vers l'âge de la vieillesse. C'est à cet âge qu'il a dû enseigner, comme l'attestent l'évangile (de saint Jean) et tous les vieillards qui s'étaient réunis en Asie auprès de cet apôtre, et auxquels Jean lui-même l'avait déclaré. Il resta effectivement avec eux jusqu'au temps de Trajan. Quelques-uns même d'entre eux ont vu non-seulement Jean, mais les autres apôtres, ont entendu les mêmes faits de leur bouche et l'attestent d'après eux. Auxquels faut-il ajouter foi? A ceux qui, comme Ptolémée (1), n'ont pas même pu voir en songe la trace des apôtres?

« Mais ceux-mêmes qui disputaient alors avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui étaient juifs, l'ont déclaré très-ouvertement. En effet, quand le Seigneur dit : « Abraham votre père s'est levé afin de voir mon existence; il l'a vue et s'en est réjoui », ils lui répondirent : « Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham! » — Cela peut être dit convenablement de celui qui a déjà passé quarante ans, qui n'a pas encore atteint cinquante ans, mais qui cependant s'en éloigne peu. A celui qui aurait eu trente ans on aurait dit : « Tu n'as pas encore quarante ans. »

« Ceux qui voulaient prouver qu'il ne dirait pas la vérité ne « devaient pas dépasser l'âge auquel il parlait. Mais ils devaient « parler approximativement de son âge, soit en se rejetant sur « la conscription du cens, qui devait les déterminer sur ce point, « soit en le conjecturant depuis l'âge qu'ils lui voyaient avoir « au delà de quarante ans, mais non en le reconnaissant comme « n'ayant que trente ans. Il n'est certainement pas à présumer « que, voulant montrer qu'il était plus jeune qu'Abraham, ils « ajoutassent vingt ans à son âge. Ils parlaient d'après ce qu'ils « voyaient, non pas figurativement, mais réellement. Or, il ne « s'éloignait pas beaucoup de cinquante ans, et c'est pour cela « qu'ils lui disaient : *Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as « vu Abraham!*

(1) C'était un hérésiarque grotesque du second siècle.

« Il n'a donc pas prêché seulement un an, il n'a pas souffert
« le onzième mois de l'année, car on ne pourra jamais prendre
« pour un an le temps écoulé depuis la trentième jusqu'à la
« cinquantième année. »

Ces paroles d'un des pères les plus judicieux de la primitive Église, et qui avait connu et fréquenté les amis de Jean l'Évangéliste, sont décisives. On ne conçoit pas même comment, après de telles raisons, on s'est obstiné à faire mourir Jésus à trente-trois ans. Un des plus laborieux membres de l'*Académie des Inscriptions* que la France ait eus, M. le marquis de Fortia, parmi les curieuses questions de chronologie qu'il a agitées, a compris celle qui se rattache à l'âge qu'avait Jésus au moment de sa mort et à l'année où il est né. Citant les paroles de saint Irénée, « ses raisonnements, dit-il, sont très-affirmatifs sur l'âge d'environ cinquante ans qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il fut baptisé. Ils ne sont qu'un peu embarrassés par la nécessité où il s'est cru d'admettre l'énoncé de saint Luc comme exact, en le lisant tel que ce passage était écrit de son temps. Mais, comme nous avons prouvé que cet énoncé est fautif (1), tandis qu'il est certain, par le témoignage de saint Irénée, que celui de saint Jean est exact, c'est ce dernier qu'il faut préférer pour corriger la faute commise par le copiste de saint Luc, et non sans doute par lui, et lire cinquante au lieu de trente ans, âge que l'on assigne dans cet évangéliste pour date du baptême de Jésus. » Cette date, appuyée sur l'Évangile tel qu'il a été transcrit généralement, a paru incontestable jusqu'à Marc-Antoine Capelli, père mineur de l'ordre des Conventuels, mort à Rome en 1626, dont l'opinion a été adoptée par l'*Art de vérifier les dates*, et démontrée à Rome par Henri San Clemente, en 1793, dans un volume intitulé : *De vulgaris eræ emendatione libri quatuor*. Ces auteurs placent la naissance de Jésus à une date antérieure à celle qui est généralement accréditée, et des recherches faites

(1) Ici l'auteur renvoie à son petit ouvrage intitulé : *Chronologie de Jésus-Christ*.

par M. de Fortia il est demeuré prouvé que Jésus est né l'an 20 avant notre ère, 734 de Rome, « ce qui lui donne, dit-il, le temps d'aller en Égypte à l'âge où il le fallait pour être instruit par les docteurs d'Alexandrie, comme le prétend Celse, et pour acquérir ensuite un grand nombre de disciples. Il est mort le vendredi 3 avril de l'an 33 de notre ère, ce qui lui donne cinquante-deux ans trois mois et huit jours d'existence sur la terre (1). »

VOILA DES FAITS ET DES ARGUMENTS DONT M. RENAN NE PARAIT PAS MÊME AVOIR SOUPÇONNÉ L'EXISTENCE DANS LE ROMAN QU'IL A INTITULÉ : **Vie de Jésus.**

DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS CHEZ LES IROQUOIS ET LES PEAUX-ROUGES,

Par le Dr A. LINAS. In-8, 16 pages. — Paris, Victor Masson.

—

Cette courte notice est le compte rendu d'un important ouvrage de M. l'abbé Domenech, publié en 1862, et dont la partie consacrée à la linguistique a soulevé de vives discussions (2). La médecine est fort en vogue chez les peaux-rouges, et, comme chez tous les peuples primitifs, religion et art médical sont exercés par les mêmes personnes. Tout Iroquois consciencieux ne marche pas sans son *sac de médecine*, formé de la peau d'un animal apparu en songe, et que l'Indien poursuit et tue dans la forêt voisine. Ce sac, sorte de talisman, a reçu du Grand-Esprit une puissance mystérieuse, et il contient en outre des baumes contre les blessures des armes et les morsures des reptiles. Les *hommes médecine*, ou médecins, se disent inspirés par les esprits; ils se mutilent, jeûnent et président à toutes les

(1) Fortia d'Urban, *Mémoires pour servir à l'introduction du christianisme dans les Gaules*. Paris, 1838.

(2) *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau-Monde*; grand in-4° avec planches. — Paris, Morizot.

cérémonies religieuses. Ils ont le pouvoir de faire pleuvoir, et ne sont reçus qu'après des épreuves rigoureuses, consistant en incisions, quasi-pendaisons, etc., qu'ils supportent sans signes apparents de douleur.

Leur thérapeutique consiste en quelques moyens pharmaceutiques : infusions, décoctions de simples, etc. Ils usent avec succès des fumigations, douches et frictions ; enfin ils traitent par des passes magnétiques, ce qui amène M. le docteur Linas à demander si le magnétisme ne viendrait pas des Iroquois !

Dans les cas graves, il se mettent à sauter autour du malade, et, criant ou chantant, ils le massent avec force, lui pressent violemment la poitrine et ordonnent à la maladie de sortir. Leur croyance que la maladie est causée par le mauvais esprit explique cette pratique.

Les peaux-rouges présentent en général une grande insensibilité à la douleur. Des hommes subissent sans se plaindre l'amputation d'un ou deux doigts ; on attache des têtes de buffles à l'extrémité d'aiguilles de roseaux qui traversent les jambes de ces jeunes gens, préparés à ce sacrifice par quelques jours d'abstinence et d'insomnie ; ils sont enlevés et suspendus ruisselant de sang aux voûtes des temples, et cependant, à un signal donné, ces hommes tournent avec rapidité jusqu'à ce que les têtes de buffles soient toutes tombées à terre. Leurs plaies se cicatrisent avec facilité, et des blessures fort dangereuses partout ailleurs guérissent facilement et dans un court espace de temps. Il y a là une influence évidente du moral sur le physique, et ces faits, qui se passent de nos jours, rappellent nos convulsionnaires.

(Extrait de l'*Union magnétique*.)

CHRONIQUE SPIRITUALISTE.

—

— Les grands journaux racontent ce qui suit. Nous leur en laissons la responsabilité :

« Voici un fait avéré, mais qui peut paraître incroyable : Un paysan anglais, âgé de quarante-trois ans, s'est endormi le 18 mai, et son sommeil dure encore aujourd'hui. Cet accès de léthargie est son troisième : le premier l'atteignit en 1842 et se prolongea une année ; en 1848 survint le second accès, qui ne dura pas moins de dix-huit mois.

« Un sentiment de stupidité est le symptôme précurseur de ce sommeil profond, pendant lequel la figure et les oreilles de l'endormi sont livides, l'épiderme chaud, les pieds froids, le pouls lent et très-faible, les paupières dilatées et la respiration calme et mesurée.

« Le sommeil commence et finit à l'improviste, sans cauchemar, sans douleur, et ne s'interrompt guère que pendant quatre ou cinq heures, après lesquelles il recommence.

« L'état de cette singulière maladie est constaté par la science à l'hospice royal de Portsmouth, où se trouve ce curieux endormi. »

— On écrit de Londres à *La Presse* :

« On s'est beaucoup amusé du procès en diffamation intenté par M. Mousson, lieutenant de la marine royale, rédacteur et éditeur de l'Almanach de Lidkiel, contre l'amiral Beletre, qui, répondant à une demande faite par lettre dans le *Daily Telegrah*, avait écrit que le rédacteur de cet almanach était un drôle et un imposteur, qui avait trompé la *nobiltry* et la *gentry*, en montrant pour de l'argent un globe de cristal où il faisait voir Adam et Ève, Notre-Seigneur Jésus-Christ, les douze apôtres, Judas Iscariote et une foule d'autres choses. Le lieutenant a ap-

pelé l'amiral devant le ban de la cour de la reine, et il a eu comme témoins des lords, des marquis, des évêques, des femmes du plus grand monde, qui étaient venus voir chez lui le globe magique. Les uns y avaient vu quelque chose, les autres n'y avaient rien vu du tout.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que le lieutenant ne recevait rien pour cette exhibition et cette démonstration. Je ne sais pas si le pauvre lieutenant astrologue est fort en astronomie ; mais il paraît d'une bonne foi, d'une simplicité, qui a donné beau jeu pour s'amuser à ses dépens. La cour ne lui a accordé que 20 schellings de dommages et intérêts, sans dépens. Il se rattrapera sans doute sur la vente de l'Almanach. »

Ce qui précède rappelle la carafe de Cagliostro, et il s'agit très-probablement d'expériences magnétiques dites de suggestion. M. Mousson est un homme fort honorable.

(*Union magnétique*).

ŒUVRE DE LA PROPAGANDE SPIRITUALISTE.

NOMS DES MEMBRES INSCRITS, SOUTIENS DE CETTE ŒUVRE. — PAROLES DE FRATERNITÉ ET DE REMERCIEMENT.

Les motifs légitimes, la raison d'être, l'urgence, devrions-nous dire, de l'essai d'association dont nous avons pris l'initiative sous le nom d'*Œuvre de la propagande spiritualiste*, sont connus de nos lecteurs. Dans notre dernière livraison (page 333), nous en parlions encore, et nous avons alors renvoyé à divers passages de cette Revue, notamment à ce que nous disions en terminant l'année 1862. Comme nous l'avons précédemment annoncé, nous allons donner les noms de ceux de nos lecteurs qui ont déjà répondu à notre appel.

Membres adhérents pour l'année 1863, par ordre d'inscription.

MM. le comte Lanjuinais, ancien pair de France; Jules Lhomandie, Bekman-Oloffson, A. Martineau, Vittecocq Freret, Martin Alban (cotisation très-exceptionnelle), Alexandre Axacof, Salgues (cotisation exceptionnelle), Boiste, prince Eug. Gagarine, P. Beauregard, Giraud de la Brande, Turc, Aug. Laplagne, comte Kaspérowski, Léon Favre, Vallauri (double cotisation), colonel Bernhardt, D. D. Home, Georges Bellio, Gassier, de l'Isle (cotisation exceptionnelle), Foucart (demi-cotisation), Malavois, Seymour Kirkup, Roux, Hauguet, Solichon, Humaine et Pointel (quart de cotisation); de Possac.

Mmes Lansier, comtesse d'Audelange, Kyd (double cotisation), Hanin, comtesse Koucheleff Bezborodka, Smith, Guillon, Parkes, Braunn.

Cotisants déjà inscrits pour l'année 1864.

MM. Alexis Martineau, prince Gagarine, Th. Reber, de la H..... fils, Doré; Mme Hanin, Delanoue.

Nous remercions, au nom de notre cause commune, les personnes dont on vient de lire les noms. Elles ont entendu nos appels réitérés et sont venues à nous d'un élan de cœur et de raison.

Elles ont compris que, quand on avait le bonheur d'être persuadé de la grandeur d'une vérité aussi consolante, aussi sublime, aussi pleine d'avenir que celle que nous défendons, il fallait savoir faire quelque chose pour elle. Elles ont compris notre situation si difficile, si pleine d'empêchements, de déboires de tant de genres, obstacles et déboires que nous avons fait connaître. Elles ont dit qu'il y avait sur la brèche, à l'avant-garde, en butte à tous les feux de l'ennemi, un vaillant sol-

dat qui avait besoin d'être soutenu dans ses efforts suprêmes; elles ont senti que ce lutteur ne combattait pas à la manière des Parthes, en décochant ses traits à la dérobée; que son combat était franc, loyal, courageux. Elles ont compris, en effet, que dans les grandes luttes d'idées tous ceux qui communiaient dans les mêmes aspirations, le même idéal, étaient solidaires, et qu'ils s'y devaient tous, dans la proportion de leurs moyens. Grâces leur en soient rendues. Si par leur nombre restreint ils n'ont pu encore jeter les fondements de la *solide association* que nous appelons de tous nos vœux, ils ne nous ont pas moins donné force et courage. Leur adhésion, tout en nous aidant à combattre encore, nous en amènera sans doute bientôt d'autres.

En effet, il est des Spiritualistes que nous sommes étonné de ne pas voir figurer parmi les membres de l'*œuvre*. Peut-être n'ont-ils pas lu nos appels, peut-être ont-ils attendu pour venir à nous avec plus de force et d'efficacité. S'il en est ainsi, qu'ils soient les bienvenus, comme les ouvriers de la dernière heure dont parle l'Évangile. Tous tant qu'ils sont comprendront sans doute que notre cause, comme toutes les entreprises d'ici-bas, a besoin d'association, et que, dans les temps où nous vivons, il ne nous a point été donné d'en établir sur des bases autres que celles de l'*Œuvre de la propagande spiritualiste*, résultat forcé d'une pure initiative personnelle. Confiant dans notre passé, passé tout de conviction, de dévouement, de loyauté et de désintéressement, que dans ce journal nous avons mis chacun à même de minutieusement connaître, ils viendront sans doute bientôt apporter aussi leur petite pierre à l'édifice. Alors nous serons forts, nous pourrons agir sur le siècle, le forcer à compter avec nous. C'est ainsi, comme toujours, que par un concours d'efforts fraternels une grande idée retentira pour la félicité du monde, qu'elle est appelée à vivifier et à consoler.

Z.-J. Piérart.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

REVUE SPIRITUALISTE.

TOME VI.

—

RTICLES DE FONDS, DÉCLARATIONS DE PRINCIPES, DOCTRINES, ÉTUDES ET THÉORIES, CONTROVERSES, DISCUSSIONS.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

CHRONIQUE. — VARIÉTÉS. — BIBLIOGRAPHIE.

AVIS POUR LES ABONNEMENTS.

Nous portons à la connaissance des personnes de la province qui seraient dans l'intention de nous envoyer le montant de leur abonnement en mandat sur la poste, voie la plus commode et la plus sûre, que les mandats qui ne dépassent pas *dix francs* ne sont pas assujettis aux frais de timbre. En conséquence, elles pourraient nous envoyer un tel mandats, et les *deux francs* de supplément en timbres-postes de 20 centimes.

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant*.

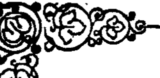
Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

erçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste.*

rticles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux tiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiritisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifesons *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde ; ces faits ont constitué le prin- l domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies ancien- — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des s et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la lesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les litions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des munications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritua-, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude ; mais ce qu'il importe lus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et lle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications *ianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, rissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal ? — Satan a-t-il ais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions Occident ? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui provoquent à se manifester ? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose icieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion ? — Des ès de sorciers au moyen âge ! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée lore !

tudes et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de chologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiriisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations itualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue ivre chinois. *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des es désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de *da*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue itualiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du idisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnoisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines itualistes à travers les âges, leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les érentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers proès de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les ons, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus bres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiriistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup il sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu en divers pays.

iographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — hagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — nte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigite, sainte Gertrude, sainte Catherine de ne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint ninique, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la e Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, nte Colette, Dalmes de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffei, Jeanne Rodriguez, ninique de Jésus-Marie, Theodesca de Pise. — Elisabeth de Falkenstein, Oringa, turin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, dan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette rignon, Marie Alacoque, Elisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, gliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de rl, Davis, Willis, etc., etc.




PUBLICATIONS MAGNÉTIQUES OU SPIRITUALISTES

QU'ON TROUVE AU BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*

L'Immortalité, par Alfred Dumesnil 3 50
Rome chrétienne dévoilée, ou Révélation du Mystère de la Tradition apostolique . . . . 2 »
La Religion d'harmonie, par le docteur Dechenaux. 1 25
Philosophie de la religion. Théologie, Cosmologie et Pneumatologie, par M. Matter. 2 vol. in-12. . . . . 7 50
Les Ennéades de Plotin. 3 vol. 22 50
La Magicienne des Alpes, ou le Spiritualisme au XVe siècle . 2 »
Pneumatologie positive et expérimentale. *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe,* démontrée par le baron L. de Guldenstubbé. . . . . 5 »
Fables et Poésies diverses, par un Esprit frappeur . . . . . 2 »
La Morale universelle, par M. de Guldenstubbe. 1 volume in-12 . . . . 3 »
Le Spiritisme en Amérique, par Clémence Guérin . . . . . 1 »
Biographie de A. S. Davis, par la même. . . . . 1 »
Les Habitants de l'autre monde, Révélations d'outre-tombe, par Camille Flammarion. . . . . 1 »
Esprit de vérité, ou Métaphysique des Esprits, par D. Buret 1 50
Les Manifestations des Esprits. *Réponse à M. Viennet,* par Paul Auguez. 2 50
Spiritualisme, faits curieux, par le même 1 50
Vie de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à Ermance Dufaux. 3 »
Pensées d'outre-tombe, par M. et Mlle de Guldenstubbé. . . 1 »
Conversations et Poésies extranaturelles, par M. Mathieu, précédées d'*Un mot sur les tables parlantes.* 2 brochures . . 1 50
Encyclopédie magnétique et spiritualiste, par Cahagnet. 4 vol. parus. . . . . 16 »
Arcanes de la vie future dévoilée, par le même. 3 vol. . . 15 »
Affaire curieuse des possédées de Louviers, par Z. Piérart. . . . . 1 »
Vie de notre Seigneur Jésus-Christ, D'APRÈS LES VISIONS DE CATHERINE HEMMERICH. 8 volumes. . . . . 16 »
Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, nouvelle traduction par M. Chassang. . . . . 7 »
Saint Martin, son maître Martinez et leurs groupes, par M. Matter . . . . 7 »

(On se charge d'adresser franco à domicile chacun des ouvrages ci-dessus contre payement par une voie quelconque du montant de ces ouvrages augmenté de 10 p. 100 de leur prix, en plus, pour frais de poste, et de 20 p. 100 pour l'étranger. On est prié d'écrire directement et non par l'intermédiaire des libraires.)



Paris, impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint-Honoré.